Cicatrices de la psychose

Dans ce nouvel ouvrage de la *Petite Bibliothèque de Psychanalyse* des PUF, sept psychanalystes habitués à discuter ensemble s'associent pour réfléchir sur les Cicatrices de la psychose. Ils partent de cette image de cicatrice, ni plaie ouverte ni guérison sans trace, pour évoquer de façon saisissante leur clinique auprès de patients dits « psychotiques ».
En ouverture, Jacques André, pour le plus grand plaisir du lecteur, prend cette fois, dans le grand récit de l'histoire de la peinture, Van Gogh et ses autoportraits à l'oreille bandée. Qu'y a-t-il entre la cicatrice et la guérison ?
Aussitôt, les fondements freudiens de la question sont là : Freud parle par exemple de « cicatrice narcissique », mais pas dans le contexte de la psychose. Jusqu'où peut-on donc aller en suivant la piste de Winnicott disant « Ce que la clinique donne à voir est toujours une organisation défensive » ? Le livre explore un « fond de la phénoménologie psychotique », et les auteurs s'en approchent ainsi dans les coordonnées du corps et de ses enveloppes cutanées.
Car si la cicatrice témoigne d'une effraction, d'un traumatisme, d'une perte de substance, si elle en est la marque restée visible, pour autant elle n'est pas un processus pathologique actif – c'est une trace, mais neutralisée. Seulement, de quel ordre est la réparation, dans le domaine de la vie psychique ? « J'ai le sentiment que la psychose est cicatrisée… », dit un psychiatre à propos d'un jeune homme suivi par Estelle Louët. Psychose cicatrisée, psychose cicatricielle ? Où nous conduisent les modèles théoriques que les auteurs nous proposent comme autant d'échafaudages ?
Se laissant guider par cette image de la cicatrice, Claude Barazer s'interroge sur ces tableaux cliniques très atypiques et hétérogènes, chez des adultes considérés comme « états-limites », et fait l'hypothèse que ces symptomatologies spécifiques sont la résultante complexe, ou la cicatrisation, d'états psychotiques de l'enfance.
Autrement dit, l'image des cicatrices de la psychose ouvre le champ large des réponses psychiques à des vécus comme « l'agonie primitive » nommée par Winnicott, ou la « terreur sans nom », nommée par Bion. Les auteurs explorent ainsi, par des voix et voies diverses, le « passé psychotique », ses vestiges, ses fossiles, les traces précoces d'histoires psychotiques (ou de simples « moments » psychotiques archaïques).
Marie Dessons examine l'idée que les processus psychotiques aient, par eux-mêmes, une fonction cicatrisante sur les ravages des agonies primitives disséquantes. Dès lors, elle peut faire l'hypothèse que des traces d'une psychose infantile portent, paradoxalement, un potentiel de changement. Elle montre en effet un enfant, grandissant, et passant d'une obsession éloignée de toute relation humaine à une autre obsession, apparemment homogène mais en fait interrogeant le corps et ses limites (le corps momifié, les bandelettes, le corps vivant et ce qu'il contient).
Estelle Louët montre la pertinence de penser en termes de « divisions psychiques » et de « différence sexuelle », et met en lumière, à propos d'un jeune homme, les fixations de la bisexualité où s'enracine toute vie psycho-sexuelle. Cette bisexualité psychique,
transportée sur le terrain de la bisexualité génitale, est analysée de façon très éclairante comme, précisément, une cicatrisation de la psychose par les voies de la perversion.
Maurizio Balsamo s'attache quant à lui à la manifestation traumatique d'une trace relationnelle majeure – c'est-à-dire ce qui persiste, malgré des processus de refoulement ou de retranscription subjective, à signaler une catastrophe originelle dans l'histoire du patient. Maurizio Balsamo, par cet abord relationnel, s'attarde sur les résultats cicatriciels de la psychose parentale ou familiale dans la vie d'un individu. Ces résultats oscillent, dans une grande précarité, entre l'adaptation et la transformation.
Dans le texte de Fanny Dargent, l'accent est autre, parce qu'elle analyse le processus de cicatrisation comme étant au cœur de l'expérience humaine, du fait des inévitables blessures faites au moi par la constance de la poussée, et le caractère inévitable des renoncements pulsionnels.

Cicatrisation et renoncement, remplacement, déclinent des moments théoriques freudiens et des solutions psychiques multiples et significatives. Les cicatrices de la psychose deviennent le guide pour explorer les traces des liens et des identifications aux objets.
Dans le texte qui referme ce livre aussi éclairant qu'exigeant, Françoise Neau fait l'expérience d'une écriture en réponse à une autre écriture, étrange, de sa patiente. Les cicatrices de la psychose sont donc aussi les sutures par où le fil de l'écriture est passé, à lier des phénomènes élémentaires imposés (la première apparition de la « petite voix » de la patiente), jusqu'à l'émergence, toute transférentielle, d'éclats d'une conflictualité psychique. Ainsi, le transfert, vient « prendre le relais » du délire et fait quelques points de cicatrisation.
Les auteurs de cet ouvrage allient ainsi l'analyse métapsychologique à une clinique et à un engagement dans la relation aux patients, maintenant leur pari sur les effets de transfert, même quand tout pourrait décourager l'élan thérapeutique.